

Alerte

Un jour du printemps de l'année 1944, pour la première fois de ma jeune existence, j'eus peur, vraiment peur, viscéralement peur. C'était le jour de la grande toilette, un samedi probablement. J'étais tout nu, debout, les pieds dans une cuvette posée sur la table du séjour. Ma mère frottait avec énergie le bout d'une serviette de toilette gaufrée avec l'affreux savon de l'époque pour en tirer quelques bulles afin de me laver consciencieusement sous toutes les coutures.

Je n'aimais pas !

Non que la propreté me rebutât, mais je n'ai jamais pu rester immobile et passif, soumis au bon vouloir des autres : j'avais les essayages en horreur et la toilette venait immédiatement après dans l'échelle du désagréable.

Eh oui ! A cinq ans et demi ! Non, ce n'était pas par caprice puisque j'ai gardé plus de cinquante ans après la même phobie des essayages !

Bref, je subissais ma toilette quand les sirènes d'alarme de la ville se déclenchèrent.

— On va être bombardé ! Vite à la ferme, fit ma mère en m'enfilant à la hâte un blouson et des sandalettes. Jean-Claude, viens tout de suite !

— Oui m'man ! répondit mon frère aîné.

Tenant nos mains dans les siennes, elle voulut nous entraîner, mais rien à faire, je résistais de toutes mes jeunes forces, refusant de faire aller mes jambes.

— Mais viens Daniel, vite !

— Nan ! Je veux ma culotte !

— Je t'habillerai là-bas, allez viens vite, dit-elle en tirant de plus

belle.

— Nan, je ne veux pas sortir tout nu.

On entendait déjà le sinistre grondement des forteresses volantes.

— Viens vite, ils vont bombarder !

— Nan ! Pas tout nu !

Elle dut s'exécuter.

Les bombardiers, assez hauts, nous survolèrent pendant que nous foncions à toute vitesse vers l'abri. J'ai levé les yeux vers le ciel et j'ai vu, distinctement, à l'aplomb de nos têtes, plusieurs chapelets de points noirs sortant du ventre des avions. J'ai hurlé :

— M'man, je vois des bombes, elles tombent sur nous, elles sont juste au dessus ! Vite, vite !

La panique totale, on ne courait plus, on volait !

Le bout de la rue Hébert... la rue Jean de la Fontaine... le portail de la ferme... les battants de la porte de la cave, nous y étions, hagards, essoufflés, morts de peur.

Crispé, paralysé, la tête dans les épaules, j'attendais l'inévitable fin du monde, la monstrueuse explosion qui allait m'anéantir, horrible moment dans la certitude de devoir mourir.

Elles eurent bien lieu ces explosions, mais lointaines et presque dérisoires par rapport au cataclysme que j'attendais. Stupéfait, soulagé mais encore incrédule, je balbutiai :

— Mais maman, les bombes, elles étaient juste au dessus de nous !

— Oui, mais heureusement pour nous tous, les bombes, elles ne tombent pas droit, elles tombent en biais. Elles ont dû exploser plus loin que la gare, vers les usines...